

# Jusqu'au zénith

LE FEUILLETON  
CLARO



QUAND UN LIVRE s'empare d'un sujet, il risque d'échouer s'il ne laisse pas à un moment donné le sujet s'emparer de lui. S'il se contente de lui

tourner autour, de l'épingler ou de l'encadrer, de le hisser comme une simple couleur, alors le pauvre ouvrage sentira sa prose s'enfoncer lentement dans le sol et se désagréger. Entre la phrase et le sujet se livre un combat incertain. Si le second n'imprègne pas la première au point de les rendre indissociables, on assistera non à un événement poétique mais à un numéro de cirque. Quand Claude Simon décrit un cheval mort, sa page entière devient tombeau de rosse. Quand Annie Ernaux dépèce la honte, on sent dans sa syntaxe l'exacte piqûre de cette douleur.

Dès lors, il va de soi que ce qu'un livre s'efforce de raconter dans ses plis, c'est sa lutte intérieure avec un objet extérieur. Non pas se déguiser en piédestal mais œuvrer à une dissolution, une fusion; des noces plutôt qu'une promotion. Le sujet n'est pas un produit d'appel, c'est une forme qu'il faut rendre à tout prix contagieuse. Considéré sous cet angle, *Le Sacret*, de Marc Graciano, est un exploit de haut vol – j'utilise à dessein cette expression car le livre décrit une chasse au vol, où un faucon sacré, au préalable recueilli et soigné par un jeune roturier, va devoir faire ses preuves.

«*L'oiseau de proie était tellement figé que, de loin, il avait semblé au garçon une motte de terre, et l'oiseau était tellement faible qu'il laissa s'approcher le garçon sans réagir, et, quand le garçon fut proche (...)*». «*Quand le garçon fut proche (...)*»: autrement dit quand le lecteur se penche sur cette étrange tache qui recèle en elle un prodigieux pouvoir d'animation, le livre peut commencer, se déployer, progresser par ajouts et digressions, ne formant au final qu'une seule phrase, comme s'il était impensable – et inexact, injuste – de ne pas emporter dans un même élan, même saccadé, la découverte du faucon, les soins qu'on lui prodige, son dressage – l'«*affaïtement*» –, et jusqu'à la grande partie de chasse où cherchent à se distinguer quelques seigneurs et dames, qui en lançant son épervier, qui en traquant un goupil. Une seule phrase, aux souffles multiples, articulée par de simples conjonctions – le plus souvent des «*et*» –, lesquels semblent signaler comme un changement de strophe. Difficile en effet de ne pas laisser *Le Sacret* de Graciano résonner avec des textes et des images du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse des poèmes de Jean de la Croix («*Pour être à même de*



ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAVY

connaître/ Pareille aventure avec Dieu, / Si haut voler il y eut lieu / Qu'hors ma vue je dus disparaître»), du *Départ pour la chasse*, qu'on peut voir au Musée de Cluny, à Paris, ou des fameuses «*Femmes au faucon*».

N'oublions pas que la chasse au vol et, au premier plan, la figure du faucon sont des motifs essentiels dans la composition de l'amour courtois. Et rappelons-nous l'usage métaphorique de l'un et l'autre dans la didactique aristocratique – peut-on être faucon si on est né busard? Est-ce la naissance «*de bonne aire*» qui fait le rapace, ou sont-ce les vertus qui élèvent? Toutes ces questions travaillent bien entendu *Le Sacret*, lequel

LE SACRET,  
de Marc Graciano,  
Corti, 90 p., 14 €.

surprend et éblouit pourtant pour d'autres raisons. Le travail des scènes, conçues comme des tableaux animés, est aussi soigné que le vocabulaire de la fauconnerie est méticuleusement respecté. Certes, le lecteur butera sur certains mots – «*palus*», «*aigle*», «*éclaté*», «*bliaux*», «*chainse*», «*méhaigné*», «*atourserie*», «*pât*», «*vervelle*», «*juc*», «*beccade*», «*éburnin*» –, mais force est de constater qu'ils ne sont pas disséminés ici dans un but précieux ou ornemental. Ils participent d'une langue, dont la justesse est nécessaire à la description entreprise. Ils confèrent en outre au texte une dimension poétique, opérant comme des formules magiques, signes soit d'un temps révolu, soit d'une

Difficile de ne pas laisser «*Le Sacret*» de Marc Graciano résonner avec des textes et des images du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse des poèmes de Jean de la Croix ou du «*Départ pour la chasse*» qu'on peut voir au Musée de Cluny

pratique codée, que la phrase de Graciano exploite et magnifie dans un même essor.

Qu'il s'agisse de la nutrition forcée de l'oiseau blessé, des mesures prophylactiques auxquelles on le soumet, de la description des atours des chasseurs, du ballet incertain des pâtres sur leurs échasses, de la course folle d'un lièvre ou du vol paniqué d'un héron, l'auteur parvient à dilater le temps dans l'infini de ses instants comme une flèche de Zénon au parcours sidérant – «*et peut-être à bout d'haleine, il eut du mal à régler son attaque et manqua sa proie, quoique l'avillonnant tout de même, c'est-à-dire labourant son dos des éperons, et arrachant à sa fourrure des bourres de poils qui voletèrent brièvement dans les airs, et déséquilibrant le lièvre qui poussa un grand cri de frayeur aigu, comme celui d'un enfant épouvanté, et qui, tandis que l'oiseau de proie (...)*». On le sent bien, c'est la syntaxe ici qui devient à son tour faucon, parvenant à multiplier les points de vue, visant de haut, traquant de près, ne perdant jamais de vue cette proie qu'est la vérité sensible du décrit. Guettant le point de fuite.

Graciano ne joue pas avec les codes. Il les insuffle et les déchaîne méthodiquement pour livrer une longue et musculeuse phrase qui s'achève au terme de 80 pages par une épiphany qui nous laisse, littéralement, cloués au sol, encore trop humains, mais lecteurs conquis. ■

PREMIER ROMAN  
LEÏLA SLIMANI  
écrivaine

## Le labyrinthe des souvenirs



A QUI APPARTIENNENT nos souvenirs? Peut-on se faire gardien de la mémoire pour ceux qui sont condamnés à oublier? Ce sont ces

questions vertigineuses que pose *Idaho*, le premier roman d'Emily Ruskovich.

Ann est la seconde épouse de Wade. Ils se sont mariés quelques mois à peine après que la première femme de Wade, Jenny, a brutalement assassiné leur fille, May, et que leur deuxième enfant, June, a disparu. Contrairement à ce que pourraient laisser croire les premières pages, ce livre n'est pas un thriller ni un polar. La romancière ne cherche pas à nous expliquer quelles étaient les motivations de Jenny. Elle ne nous entraîne pas sur les traces de June disparue et nous ne saurons pas si celle-ci a été enlevée ou même si elle a survécu. L'auteure ne cesse de déjouer nos attentes, et c'est sans doute dans ce continuél pas de côté que réside la force du livre. *Idaho* est un roman complexe, peut-être même difficile. L'auteur fait le choix d'éclater la structure du récit et de passer avec une diabolique dextérité du passé au présent, du monologue intérieur à la description distanciée.

Le cœur de l'intrigue ne se situe donc pas dans la narration elle-même, mais plutôt dans la façon dont la romancière explore l'insondable mystère de la mémoire. Les chapitres épousent la forme kaléidoscopique de notre psyché. Wade, atteint par une maladie génétique, perd progressivement tous ses souvenirs et c'est Ann qui en hérite. C'est elle qui est chargée de rassembler les pièces du puzzle dont les morceaux ont été dispersés. «*Elle a pris le passé de Wade et l'a étalé devant elle, faisant de son propre avenir un retour en arrière, alors même que ce passé disparaît. Ce lent effacement, cette ligne blanche traversant l'obscurité de la mémoire de Wade, voilà ce qu'Ann suivra toute sa vie durant.*»

Splendeur des montagnes

Ce dont Ann a hérité, ce n'est pas de faits mais plutôt d'émotions, de réminiscences sensibles. Elle plonge dans la mémoire de Wade comme les petites filles, June et May, plongeaient petites dans de grandes poubelles pleines d'eau tiède. Elle se laisse envahir, tente de maîtriser l'implacable passage du temps. Comme dans ce magnifique passage où elle demande à un dessinateur d'imaginer le visage qu'aurait June des années après sa disparition.

Le roman est aussi une plongée dans les paysages de l'Idaho, sublime Etat du nord-ouest américain, dont la nature sauvage a toujours fasciné les artistes. L'Idaho, dont le nom est un mensonge, un faux souvenir, un héritage volé. On a en effet longtemps cru que ce terme était emprunté au vocabulaire des Indiens. Il n'en est rien... Emily Ruskovich évoque, avec une grande poésie, la splendeur de ses montagnes. Un chapitre, en particulier, parvient à nous faire sentir, jusque dans notre chair, l'enfermement de Jenny et Wade, maintenus captifs de la montagne enneigée pendant tout un hiver.

Il faut un certain courage pour écrire sans résoudre les mystères, pour disséminer les indices et ne pas craindre de dérouter le lecteur. Emily Ruskovich a un incroyable talent pour explorer le tréfonds des consciences humaines. Elle raconte chaque personnage en lui conservant une certaine opacité. A la fin du livre, nous ne sommes pas sûrs de savoir ce qui s'est passé mais nous avons, avec chaque personnage, partagé des sensations inoubliables. ■

IDAHO,  
d'Emily Ruskovich,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simon Baril,  
Gallmeister, 368 p., 23,50 €.

Les écrivaines Céline Minard et Leïla Slimani, la dessinatrice Pénélope Bagieu et le philosophe Bruno Latour tiennent ici à tour de rôle une chronique.  
PHOTOS: THIBAUT CHAPOTOT, ELIZABETH CARECCIO, SIMON EUSEBIO

## A la mi-temps, animaux : 1, humains : 0

FIGURES LIBRES  
ROGER-POL DROIT



QUELQUES nouvelles évidences sont en passe de s'imposer. Elles sont bien connues: les humains mal-

traitent les animaux, les exploitent, les asservissent, les font souffrir et les massacrent. Donc, il faut non seulement les protéger, mais les libérer, les reconnaître comme personnes et sujets de droit. Et ne pas hésiter à condamner, par tous les moyens disponibles, l'illusoire et criminelle arrogance de la sale espèce qui se juge supérieure, se croit tout permis et n'est que nuisible. L'air du temps bruisse des actions militantes pour la cause animale, des discours antispécistes, des justifications philosophiques de la destitution de l'homme-roi. Si c'était un match de foot, le score ne

serait pas en faveur de l'équipe humaine. Mais le match est loin d'être terminé...

«*Nouvel obscurantisme*»

Car rien n'est si simple qu'on le croit. Il convient en effet d'interroger cette marée montante, de scruter ses causes, ses arrière-plans, ses éventuels faux-semblants. Avant de prendre trop vite pour argent comptant bons sentiments animalistes et mauvais ressentiment anti-humaniste, il convient de chercher comment et pourquoi nos représentations sont en train d'évoluer. C'est ce que s'efforce de faire Jean-Pierre Digard, directeur de recherche émérite au CNRS, spécialiste de l'anthropologie de la domestication animale. Son récent essai, *L'animalisme est un anti-humanisme*, devrait faire grincer pas mal de dents, car il ne s'embarrasse pas de précautions pour dénoncer ce qu'il considère comme abus, dérives, aberrations et bêtises produisant «*les germes d'un nouvel obscurantisme*».

Sa démarche mérite attention, pour d'autres raisons que le goût de la polémique. Car ce qu'interroge l'anthropologue, ce sont d'abord les causes sociales et historiques qui engendrent cette mutation des sensibilités. Il les cherche dans ces changements contemporains dont on parle trop peu: d'une part l'intensification des élevages, créant une vaste plèbe d'animaux de rente, d'autre part la prolifération des animaux de compagnie, générant une élite animale, luxueuse et familiale, d'«*animaux-personnes*». Dans les sociétés citadines occidentales, la nouvelle représentation du chien et du chat s'est en quelque sorte transposée à «*l'animal*» dans son ensemble, faisant oublier la diversité des millions d'espèces existantes et les réalités dissemblables de leurs conditions d'existence.

Idéologiquement correct

Jean-Pierre Digard décrit la radicalisation progressive des actions et des discours militants, leurs

excès, leurs erreurs, leurs ignorances des réalités des mondes animaux, parfois leurs mensonges délibérés. Il souligne la disproportion entre le petit nombre de convaincus et l'écho de leurs convictions, partout relayées, venues idéologiquement correctes. Il rappelle combien est illusoire l'idée qu'en vivant «*mieux*» avec les animaux, les hommes vivraient nécessairement, entre eux, des relations harmonieuses et pacifiées.

Il est possible que ce chercheur n'ait pas toujours raison. Il est probable qu'il soit parfois victime, lui aussi, de partis pris et de biais cognitifs. Malgré tout, ses interrogations et objections sont indispensables. Tout simplement parce qu'elles conduisent à se demander: dans quelle mesure nos prétendues évidences sont-elles vraies? Sur quoi reposent-elles? Comment les mettre à l'épreuve? Vieilles comme la philosophie, ces questions demeurent la politesse élémentaire du savoir. ■